

Ouvrage publié via Bookelis

Un regard

Loïk Perrin

Un regard

À propos de l'auteur

Je m'appelle Loïk Perrin, je suis né à Saint-Étienne le 21 décembre 1990. J'ai commencé l'écriture vers l'âge de 14-15 ans dans une période assez délicate de ma vie. Dès les premières lignes je me suis rendu compte à quel point l'écriture faisait du bien au cœur et au moral. La puissance que possèdent les mots m'a toujours aidé à surmonter les épreuves et petit à petit je me suis pris d'amour pour l'écriture.

J'ai commencé par écrire des poèmes brouillons sur les mélodies de Renaud, mon idole d'enfance. Ensuite j'ai découvert les univers de Georges Brassens, de Jacques Brel, de Jean Ferrat, de Léo Ferré dont je suis profondément admiratif. J'ai approfondi mes connaissances en matière de poésie et de littérature en lisant les œuvres de Maïakovski, d'Aragon, Baudelaire, Rimbaud, Lorca, Vian, Voltaire, Camus et bien d'autres.

Les années passant je me suis découvert une envie nouvelle, celle d'écrire des histoires sous forme de nouvelles mais surtout de romans. Après avoir concrétisé différents projets poétiques et mis des nouveaux en place, je me suis lancé dans l'écriture de longues histoires pouvant retracer et décrire des sujets qui me tiennent particulièrement à cœur. Le champ d'expression étant plus vaste cela me permet d'argumenter et d'enrubanner des sujets parfois lourds dans des récits réels ou fantastiques.

Le contexte général de mon quotidien, l'évolution du monde et des sociétés, les valeurs humaines qui ne sont plus souvent respectées, sont autant d'éléments moteurs à mes créations. L'écriture est un formidable moyen d'expression dont il me paraît important, voire essentiel, de se servir pour relater des sujets trop souvent tus, mis de côté ou délaissés par certains.

Pour faire simple, j'écris pour m'exprimer et par ce fait, je tiens particulièrement à utiliser l'écriture comme une arme bien plus intelligente que les fusils et les bombes, géniteurs de la haine. J'écris également pour faire voyager les gens, leur apporter modestement un peu d'évasion dans leur vie et si le simple fait de leur offrir un moment de répit peut apparaître à la lecture, j'en serais le plus heureux des hommes.

Du même auteur

Poèmes

Ma plume baladeuse (Elzévir, 2011)

Je suis un chien (Édilivre, 2014)

La colère est un souffle aux ailes ouvertes
(Édilivre, 2016)

Ouvrage mélangeant philosophie et poésie

Les contradictions du miroir (Édilivre, 2015)

Préface

Avant d'entrer dans le vif du sujet, avant que ne vous preniez la route, pour un étrange voyage, en mon univers, je tenais à adresser quelques remerciements.

Déjà, un grand merci à tous les gens de mon entourage, qui de près ou de loin, m'ont permis de m'inspirer. À eux, qui m'ont offert, bien que sans le savoir, une palette d'idées, de personnages, de comportements, de tics de langage ou autre élément moteur. À mes amis de partout qui m'ont donné un avis sur certains passages ou certaines péripéties. À mes proches qui m'ont accompagné moralement dans cette aventure qu'est la création d'un roman. Tous n'ont pas toujours été présents, certains ne le sont même plus aujourd'hui, mais ils ont tout de même eu un rôle à part entière. On dit, paraît-il, qu'un livre ne s'achève réellement que lorsque le lecteur le lit. Écrire ce roman c'est en quelque sorte une façon pour moi de remercier tous ces gens. Certains sont plus doués que d'autres pour les grands mercis. Moi, c'est avec les mots, en vous faisant vivre une seconde fois dans la tête des lecteurs.

Je tenais aussi à remercier ma famille pour le travail acharné dont elle a fait preuve, pour relire, m'aider à corriger, à revoir des phrases et autres détails d'importance, pendant les dix mois de création. Dix mois, c'est parfois très long, mais ça peut être aussi très lent ! Dix mois d'isolement, afin de se

retrouver seul, face à sa page blanche, face à son défi et de commencer le combat. Dix mois à s'enfermer dans sa psyché et n'en ressortir que sporadiquement, afin de prendre des nouvelles du monde extérieur. Dix mois à arrêter de vivre, en quelque sorte, pour offrir son corps et son âme à son roman. Dix mois durant lesquels la vie n'est que substitution d'encre et de touche d'ordinateur. Bien sûr, cela est une image, mais elle est plus que réaliste, croyez-moi. Dix mois où il faut passer de l'extase, de l'enthousiasme, des jours de plénitude et de frénésie, à des heures sombres de dégoût, de colère, de déception, d'envie de tout envoyer promener. Une variable fluctuation émotionnelle, qui ne s'arrête jamais, même après avoir déposé le point final. C'est aussi la preuve de confiance, transcrite par la patience dont vous avez fait preuve, ma famille et mes amis, que je tenais à souligner et à mettre en avant ! Pour tout cela et par avance, je vous remercie chaleureusement.

Ensuite et pour terminer, je tiens à offrir cette histoire, comme un maigre cadeau, à tous les gens qui n'ont pas la chance de pouvoir jouir de la vie, comme ils aimeraient. Si le simple fait de lire ce livre peut vous offrir un instant de pause et d'évasion alors ce serait pour moi la plus belle des satisfactions ! Donner un peu à sourire, un peu à pleurer aussi, un peu de joie et de peine, un peu de réflexion et d'étonnement, c'est tout cela que je vous souhaite en lisant ces lignes. Le plus beau des rêves est, à n'en pas douter, celui de s'évader ! Alors mes amis, évadons-nous !

« Ne saute pas ! Si tu sautes, tu ne pourras plus revenir en arrière. Le jeu n'en vaut pas la chandelle, crois-moi ! Je sais à quel point tu souffres, à quel point ce mal te ronge de l'intérieur, mais tu n'es pas tout seul ! Je suis là moi ! Je t'aiderai, comme un frère ! Ne saute pas ! NON ! »

Je n'ai pourtant pas grand-chose dans ma vie, matériellement parlant. J'ai toujours fait en sorte de ne garder que l'essentiel. Les biens matériels ne m'ont jamais rempli de joie. En tout et pour tout, il doit me rester un vieux jean usé, une paire de godasses blanchies par la poussière de plâtre ainsi qu'un cuir trouvé un soir d'errance. Vous voyez, c'est bien loin d'être le grand luxe. Je n'ai pas grand-chose certes, mais cela me suffit amplement. Dans ma vie, il m'a fallu lutter et suer sang et eau pour avoir droit à la joie. Pour comprendre où se trouvait le véritable sens du bonheur. Pour avoir un peu moins de peine, rêve d'une grande majorité d'entre nous. Jouir d'un quotidien paisible et plutôt bien rangé, ce n'est pas donné à tout le monde. Alors ma foi, je m'épanouis du mieux de que je peux.

Le soir, quand la majorité des gens rentrent du boulot, moi, je me promène dans la forêt. Là-bas, du côté des Vosges. Un petit coin de paradis, entre les arbres et la montagne, à l'abri des hommes et de Dieu.

Surtout de Dieu. Je ne quitte presque plus jamais mon havre de paix, sauf ce soir.

Ce soir, je suis dans un lieu particulièrement cher à mon cœur. Un endroit où jamais je n'avais osé remettre les pieds avant aujourd'hui. Ce soir est un peu un défi envers moi-même, une thérapie par le feu. Cela me fera-t-il du bien, ou vais-je y laisser des plumes ? Dans un sens, mieux vaut que je n'aie pas la réponse. Alors, prenant mon courage et ma folie à deux mains, je m'avance le cœur tremblant et le ventre noué. Puis, au bout d'une dizaine de minutes, sentant mes forces m'abandonner, je m'assois et plonge mon regard dans les lueurs émanant de l'écume du fleuve sauvage. Là, assis sur un rocher taillé par les frasques du temps, je laisse vagabonder mon esprit avec les gouttes d'eau, avec les douces gifles du vent. Mon corps ne sentant plus rien, vidé de ses capteurs et de son système nerveux, je pourrais facilement passer plusieurs heures, sans bouger. À être juste bien, en pseudo-liberté dans mon évasion éphémère. Vous savez, vous que je ne connais pas, mais que j'imagine dociles et amicaux, certains disent de moi que je suis un autiste. Critique, insulte facile pour se détourner de ma personne, pour la simple raison que je ne parle presque pas. Mais en vérité, il me faut trouver la bonne personne avec qui converser, tout simplement. C'est vrai que j'ai cette froideur d'apparence, cette stature chétive et peu chaleureuse, mais je n'ai pas décidé d'être ainsi. La nature nous livre une multitude de caractéristiques, il nous faut

vivre avec. Mes traits tirés, ma mâchoire carrée et ciselée, mes veines apparentes, que puis-je y faire ?... D'un autre côté, je dois bien avouer que sans le vouloir, je cultive mon mythe, en quelque sorte. Si on se réfère aux avis extérieurs, tout sur ma personne semble être fait pour conserver cette précieuse distance.

Cette distance qui me sépare de la masse, de la réalité commune. Cette distance que je chéris autant que je la hais. Elle qui m'apporte la tranquillité tant recherchée, mais revers de la médaille, une solitude meurtrière. L'ai-je choisie volontairement ou non ? Je me pose souvent la question. Mais en tout état de cause, je ne pourrais vous répondre. Car pour être franc avec vous, cela m'arrive encore parfois de me demander ce qui est le mieux pour moi.

Moi, qui suis-je ? Je vous le donne en mille. Je suis une sorte d'homme d'hier, qui a dû vivre dans le monde d'aujourd'hui, dans une actualité décalée d'un ou deux siècles par rapport à mes attraits. Tout au long de ma vie, en y réfléchissant bien, je n'ai été qu'un chien solitaire. Un chien qui a erré, sans rien demander de plus qu'un simple regard. Un regard que j'ai tant attendu et que j'attends toujours. Un regard que je cherche en vain depuis le jour de ma naissance. Un regard qui n'est survenu que trop brièvement au travers de mon existence. Un simple regard qui aurait pu, qui aurait dû guider toute ma vie. Seulement, aujourd'hui il est un peu trop tard pour moi. Alors, dans un dernier élan d'humanité, je me dis que peut-

être, ce regard – si je vous le dépeins avec justesse –
pourra guider la vôtre !

Chapitre I

11 mai 1980

Immeuble désaffecté, Saint-Étienne

17 h 42

La ville était toujours très active à cette heure de la journée. Nous n'étions qu'en fin d'après-midi et la douceur du climat était propice aux bains de foule. Il faisait encore tiède, la moiteur inondait les rues fardées de braves gens, fatigués, mais toujours aussi pressés. Une foule qui rentrait du travail, qui déambulait entre les commerces et les immeubles, parfois vétustes. La journée s'apprêtait à s'éteindre, tout doucement, sur le seuil d'une soirée naissante. Les jours avaient repris leur grandeur estivale, et ce depuis plusieurs semaines maintenant. La bonté et la beauté de la saison embaumaient le paysage d'un air de vacances, encore loin et pourtant déjà très présent. Tous les citadins avaient le sourire, les chants de rue et les entrechoquements de verre aux terrasses des cafés, animaient la ville d'un souffle nouveau. Tous les passants avaient le sourire, enfin... presque tous.

— Hey ! Mais qu'est-ce que tu fous ? Le magasin ne ferme que dans plus d'une heure ! Tu ne peux pas partir maintenant !

— Écoute Joe, j'en ai ma claque de ton comportement de petit chef ! Si tu veux donner des

ordres et tout diriger, démerde-toi tout seul ! Moi, je me casse !

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu sais comme moi que le magasin est à Régis et qu'on doit le tenir durant son absence.

— Moi, je suis juste venu pour donner un coup de main, pas pour entendre tes critiques désobligeantes à longueur de journée : « T'as pas fait ci, tu oublies ça, va chercher ceci, rapporte cela, tu traînes des pieds, bouge-toi ». Et j'en passe...

— Tu exagères toujours tout ! J'y suis pour rien si Régis m'a nommé responsable durant son absence.

— Tu sais quoi Joe, ouvre un dictionnaire et lis la différence entre « responsable » et « dictateur ». Moi maintenant, je rentre chez moi prendre une douche.

— OK, casse-toi ! Quand Régis apprendra que tu t'es barré en plein travail, tu vas t'en mordre les doigts !

— Que veux-tu que ça me fasse ? Je suis pas employé, ni même dans les affaires de ce commerce. Régis peut bien être furax, perso, ça ne changera rien dans ma vie.

— Et demain, tu viens bien pour 7 h 30 hein ?

— Merde Joe ! MERDE !

Sur ces bonnes paroles, la jeune femme énervée claqua la porte du salon de thé avec une violence déroutante. Une fois sur le perron, elle alluma une cigarette afin de se détendre un peu puis emboîta le pas d'un des nombreux quidams. Quelques minutes

plus tard, en passant par une des rues transversales de Saint-Étienne, elle entendit un cri aigu. Un cri des plus étranges. Ce n'était pas un simple cri de douleur. Le genre d'éclat de voix sans importance, que l'on entend au quotidien. Elle n'était pas une experte en la matière, mais dans son existence, elle avait entendu bon nombre de cris. Elle avait même fini par apprendre à les distinguer. Privilège et expérience de ses stages passés dans des maternités, des hôpitaux et des entreprises en tout genre. D'après son oreille fine, il s'agissait d'un cri mélangé. Elle y entendait du bonheur, de l'extase, mais aussi une profonde souffrance. Un cri qu'elle avait déjà entendu auparavant, pas souvent, mais qui lui était resté gravé dans le cœur. Sa mémoire n'était pas suffisante pour qu'elle l'identifie sur l'instant, alors elle décida de suivre son instinct. Il provenait d'en haut, quelque part plus haut. La jeune femme, rouquine, sublime dans sa robe rougeoyante, leva ses yeux pleins d'innocence. Elle comprit rapidement que le cri venait d'une de ces fenêtres. Celles qu'on retrouve incrustées dans toutes les façades d'HLM de France. D'ailleurs, ce bâtiment ressemblait physiquement à n'importe quel immeuble du quartier et de la ville en général.

La jeune opaline en robe de feu pénétra avec une certaine prudence. Bien que très courageuse et audacieuse par nature, elle n'aimait pas vraiment ce genre d'endroit. La cage d'escalier sentait la poussière et la pisserie de chat. Heureusement qu'au milieu de ce bien terne tableau, des graffitis donnaient un peu de

couleur et de gaîté. Un décor si lugubre, si gris, si froid, qu'il déprimerait le plus optimiste des hommes. Les marches étaient parsemées d'éclats, de failles, de taillades, comme des cicatrices sur un corps mutilé. La tuyauterie rouillée enlaçait les pylônes de briques et tant cet endroit était triste que même le silence semblait pleurer. Un frisson de dégoût lui parcourut l'échine. Elle hésita même un moment à faire demi-tour, mais sa conscience le lui interdit aussitôt. Malgré la répugnance du lieu, rien n'aurait fait fuir la demoiselle. Au fond d'elle, quelque part bien enfouie, elle sentait que sa présence ici était obligatoire, voire d'une importance capitale, presque vitale. Elle ne pouvait dire pour quelle raison, mais elle en était certaine. En montant les marches grinçantes et tremblantes, la jeune femme entendait ce petit cri avec de plus en plus de précision. Il était si troublant, si intense, qu'elle en frémissait jusque dans les replis de sa robe. Quant au petit cri, il lui parvenait nettement à présent. La demoiselle n'était plus qu'à deux ou trois encablures de la vérité. C'est à ce moment précis qu'un flash lui brouilla la vue. Elle se revit plusieurs années plutôt, alors qu'elle n'était qu'une enfant. Elle se vit dans une pièce déserte aux murs vierges de peinture ou de tapisserie. Elle était au milieu, assise en tailleur et jouant avec des morceaux de bois. Que faisait-elle ici ? Qu'attendait-elle ? Était-ce un souvenir ou une défaillance de son cerveau ?

HHHHHHIIIIIIIIIOOOOUUUUUUIIIIIINN !

Le cri aussi strident que violent la ramena à la réalité. Elle était dégoulinante de sueur froide. Elle avait mal dans sa poitrine et son souffle était saccadé. Un instant, elle perdit la notion de l'espace-temps, se demandant où elle était, mais surtout ce qu'elle faisait ici. Très vite, tout se remit en ordre dans son esprit et elle put poursuivre sa quête. Le cri était à portée de main, juste en haut de cet escalier. Elle avança péniblement puis, lorsqu'elle arriva au troisième étage, elle découvrit cette pièce ! Une pièce vide où seuls les quatre murs affichaient un peu de force dans leur nudité sans âme. La pièce ressemblait comme deux gouttes d'eau à celle de son flash. Hasard, coïncidence ou prémonition ?

C'est alors, que son regard se porta, sans qu'elle le veuille vraiment, dans un coin. Dans ce désertique endroit, où nulle vie ne viendrait errer, elle aperçut un petit tas de draps soigneusement enroulés. Un petit tas de draps qui braillait, un petit tas de draps qui pleurait. Le cœur serré et battant la chamade, la bohémienne des bas quartiers s'approcha de l'épicentre sonore. Une fois la boule de textile à ses pieds, elle s'accroupit, déroula de toute sa douceur le haut du tissu emmitouflé. Alors, sans même chercher à scruter ce qu'elle était en train de découvrir, elle se mit à sourire tendrement. Elle sentait cette chaleur humaine. Elle le savait ! Depuis les premières ondes perçues quelques minutes plus tôt, en bas, dans la rue.

— Mais bien sûr !

Ce cri, ce ne pouvait être que celui d'un nouveau-né. Un de ces cris qu'elle avait déjà entendus des dizaines de fois auparavant. L'appel au secours d'un pauvre orphelin.

Le petit bout n'avait que quelques heures au compteur, un jour tout au plus. Sûrement devait-il provenir d'un couple qui ne pouvait en assumer la charge. Le pauvre malheureux était mal tombé. La vie est parfois injuste. Ce qui fit surgir une réflexion bien triste à la jeune femme : « Le destin d'une vie ne tient vraiment pas à grand-chose. »

Heureusement qu'elle était passée par là, se dit-elle. Sinon, que serait-il advenu de cet enfant abandonné ? C'est un acte atroce, qui démontre à quel point l'Homme, peut-être lâche parfois.

Mais ce n'était pas le moment de philosopher. Il fallait d'urgence qu'elle amène le nouveau-né à l'hôpital le plus proche. Elle se releva, serra l'enfant enroulé comme un cocon de coton contre sa poitrine, puis partit à toutes jambes.

17 juin 1990
Orphelinat privé
Saint-Étienne

« Il est temps de partir les enfants ! Le jour est déjà bien avancé et nous avons beaucoup de choses à

faire ! » Cette voix ! Cette voix qui appelle à sortir du lit alors que le sommeil est encore bien trop pesant. Cette voix, il la déteste au plus haut point ! Cette voix le fait cauchemarder, il ne la supporte plus ! À peine les paupières entrouvertes qu'il n'a plus qu'une seule envie : ne plus jamais l'entendre ! Il est bien décidé à réussir, quitte à faire le tour de tous les moyens possibles, même les plus illégaux. Oui mais hélas, il doit pourtant lui obéir, encore une fois. Il n'a pas le choix, il n'a pas son mot à dire. C'est bien là le drame, on n'écoute jamais les enfants ! Alors, pourquoi en parler, se dit-il à l'instant même où cette pensée lui traversa l'esprit.

Il n'est même pas sept heures du matin, tous les enfants de l'orphelinat sont au réfectoire pour le petit-déjeuner. Dans cette pièce sans charme, tous les marmots doivent se délecter d'une confiture sans goût, de morceaux de pain rassis et de fruits flétris. Nul n'ose se plaindre de cette infâme nourriture, et pour cause, aucun d'entre eux ne connaît la saveur des bons produits. Ils sont tous nés quelque part, entre le hasard et l'inconnu. Tous sont nés sans avoir été désirés ou presque. Ce sont ces enfants que la société appelle vulgairement des « accidents ». Dans cet orphelinat, spécialisé, ils sont tristement baptisés « les enfants du bitume ». Un surnom peu flatteur pour la simple et bonne raison que la majorité d'entre eux ont été retrouvés sur le goudron des trottoirs ou dans des box abandonnés. Lâchement mis à l'écart des regards curieux et indiscrets des badauds.

Ils ne savent rien de leur famille et l'on prend grand soin de ne rien leur apprendre. La vérité est souvent porteuse de révolte et la révolte n'aime pas l'injustice. Pour le bien commun des enfants, pour le prétendu confort de vie et pour l'équité, la direction de l'établissement ne divulgue jamais le passé de ses pensionnaires. Il y a déjà eu quelque cas dans l'histoire où des enfants trop curieux voulurent lever le voile de leur naissance. D'après la rumeur générale répandue ici, ils durent tous rejoindre un endroit secret que les gosses appellent : « La bouche cousue ». Certains disent que c'est une cage pour punir les mauvais élèves, d'autres qu'il s'agit d'un exil définitif. Quelle que soit la vérité, ici dans l'orphelinat, on aime les enfants obéissants et marchant au doigt et à la baguette.

L'orphelinat est un endroit guère attirant, car les cas d'incivilité s'y multiplient ces dernières années. La jeunesse y est turbulente, désemparée, perdue dans un monde qui n'est pas le sien. Un monde qui n'a pas voulu de ces gosses maudits et avec lesquels ils doivent apprendre à vivre. Alors, ne sachant à quoi se rattacher, comme un cri de détresse maladroit, les mêmes saccagent tout ce qui leur tombe sous la main. Ils se battent, volent, trichent, escroquent, bref, ils se vengent comme ils le peuvent de cette chienne de vie. Ils pensent, à tort ou à raison, que si la vie ne leur a rien donné, c'est qu'ils doivent prendre eux-mêmes ce qu'ils méritent, leur part de bonheur, leur part du gâteau. Contrairement aux autres, il faut qu'ils aillent

la chercher par leurs propres moyens. Tous agissent avec violence et mépris des adultes, tous crachent leur haine à la figure de la société, tous n'ont rien à perdre, alors, ils tentent de tout gagner. Tous, sauf un ! Un jeune garçon plus discret. Un jeune gamin qui passe ses journées dans sa chambre, sans faire de bruit. Il ne crie pas comme les autres, il ne pleure pas non plus. Et à dire vrai, il ne rit jamais. Un visage figé dans l'impassibilité de ses humeurs. Il reste assis ou debout, des heures durant, à regarder par la fenêtre grise et froide de sa chambre. Que regarde-t-il ? Le ciel, la ville, les monts des alentours ? Personne ne le sait et pour cause, il ne parle pas. Il ne répond pas aux questions qu'on lui pose, muré dans un silence terrifiant depuis le jour de son arrivée. Un certain 17 juin 1981, il y a dix ans jour pour jour. À l'époque, le petit Thierry Néchas n'avait alors qu'un mois et six jours. Il fut rapidement pris en charge et élevé par les femmes mères de l'orphelinat. De bien braves dames qui sont maigrement payées pour élever les nourrissons. Un métier difficile qui demande amour, patience et passion. Un métier qui n'est pas reconnu à sa juste valeur, pour la simple raison qu'il n'est pas assez prestigieux aux yeux de certains ! Elles doivent leur apprendre les bases de l'éducation, leur enseigner une scolarité évolutive et ludique, leur faire découvrir un maximum d'activités et de goûts jusqu'à l'âge d'entrer à l'école primaire. Un travail de titan pour ces femmes de cœur et d'une humanité superbe ! Mais malgré tous leurs efforts, leur volonté de fer et leur

amour intarissable, aucune d'elles ne put le sortir de son silence.

On crut d'abord que le jeune Thierry était simplement muet, mais ce n'est pas le cas. Il fut envoyé un temps pour faire des analyses et des tests médicaux. Une fois une batterie de protocoles réalisés, les spécialistes lui trouvèrent des facultés mentales tout à fait normales. Même mieux, le petit était doté d'un quotient intellectuel supérieur à la moyenne et d'une mémoire hors du commun. De plus, et hormis cet avis médical, quelques femmes mères affirment qu'elles l'ont entendu chanter. D'après leur témoignage, le garçon chanterait tous les soirs après l'heure du coucher. Lorsqu'il est seul dans sa chambre, face à la fenêtre. C'est au moment où la vie semble marquer une pause, qu'il réchauffe son univers de sa mélodieuse voix d'enfant.

Seulement, lorsqu'il fut de retour à l'orphelinat après avoir passé la batterie de tests psychologiques, il se renferma encore plus sur lui-même. Aucune des dames ne le réentendit chanter dans les semaines qui suivirent son retour. Les camarades de Thierry ne lui firent pas de cadeau, ils étaient jaloux de sa prétendue supériorité intellectuelle. Ils ne comprenaient pas pourquoi Thierry avait eu le droit de quitter l'orphelinat plusieurs jours, alors qu'eux ne purent jamais aller plus loin que le portail de l'entrée.

Grâce ou à cause de son détachement au monde réel, le garçon continua sa route sans le moindre virement. Sa scolarité se passe sans un accroc, avec

des notes frôlant la perfection. Il excelle dans toutes les matières, avec une préférence notable pour les langues. Phénomène apparemment paradoxal pour un enfant qui ne parle pas. Il développe au fil des jours des compétences d'écriture en français, latin et même grec ancien. Il passe des heures à lire les œuvres de Socrate, Platon et d'Aristote. Mais son champ littéraire est infiniment vaste, pouvant aller du *Petit prince* de Saint-Exupéry au thriller américain de Stephen King, en passant par les romans policiers d'Agatha Christie. Le jeune homme s'enferme dans un univers n'existant qu'au travers de l'imaginaire des hommes où il est totalement libre de le modeler à sa façon. Les spécialistes qui ont en charge son suivi s'accordent tous à dire que le garçon est dans une phase post-traumatique. Que le silence est un moyen de se protéger du monde extérieur. Au grand dam des femmes mères qui se sont prises d'affection pour lui, il n'y a pas de remède miracle à cela, si ce n'est le temps et l'espoir.

Seulement, vous devez vous en douter, dans un milieu aussi difficile que celui-ci, cette différence de comportement et d'attitude cause à Thierry bien des problèmes. Tout d'abord, il est surnommé « la tombe » par les autres gamins de l'orphelinat. D'apparence, cela n'a rien de méchant. Les mêmes se couvrent souvent d'un surnom plus ou moins flatteur. Mais si ce n'était que ça, la vie serait belle ! Car, ce n'est pas tout. Il y a bien pire que ce stupide surnom. Thierry n'est pas du tout aimé de ses camarades, pour

ne pas dire détesté. Il se fait insulter à longueur de journée, il est traîné dans la boue, abandonné à chaque récréation, etc. Cependant, les enfants le haïssant de tout leur cœur évitent de le provoquer au point de créer une bagarre. Pour la petite histoire, les premiers jours de son retour dans l'orphelinat, après son escapade médicale, il fut accueilli par les crachats et les coups de poing. Thierry encaissa silencieusement, comme à son habitude, jusqu'à sortir de ses gonds. Le coup de trop ou mal placé, l'insulte calomnieuse, il vit rouge. Il se retourna vers son agresseur, l'attrapa par le col, le souleva jusqu'à ce que ses pieds ne touchent plus terre et il lui flanqua une torgnole qui envoya l'insolent contre les casiers. Le tout dans un vacarme terrifiant. Bilan de cette altercation, l'agresseur eut le droit à un séjour de trois jours à l'infirmerie avec en prime une fracture de la cloison nasale. Mais le brave Thierry n'était pas d'une nature méchante et aussitôt le coup parti, il eut d'innombrables remords. Il se sentit honteux d'avoir cédé à la bassesse de ses stupides camarades. Il se sentit sale d'avoir physiquement blessé quelqu'un. Mais à défaut de l'avoir soulagé, il récolta de cette histoire, une tranquillité tant espérée. Depuis ce jour, tous les marmots prennent soin d'éviter de trop le provoquer. Se laissant aller aux insultes primaires et aux critiques simplistes. Avantage ou défaveur de cette bagarre, Thierry eut tout le loisir de s'isoler sans avoir à repousser le monde extérieur qui déjà ne voulait plus trop de lui. D'ailleurs, l'isolement, la solitude, le

silence, étaient et sont, les ingrédients de l'univers de ce jeune garçon, découvert un après-midi de mai, par une bohémienne des bas quartiers.

Thierry a dix ans et son unique désir dans la vie, c'est de rester seul, tranquille, dans sa chambre. Mais aujourd'hui, un événement va marquer son existence d'une pierre blanche. Aujourd'hui, tous les enfants de l'orphelinat sont de sortie au musée de la mine de Saint-Étienne. Une sortie culturelle pour faire découvrir à tous ces jeunes garçons perdus une page de leur histoire et celle de leur pays, la France.

— NON ! J'veux pas me mettre à côté de toi dans le bus ! Madame, madame, Édouard arrête pas de m'embêter !

— On se calme les enfants ! Mettez-vous deux par deux et... Bruno ! Mais enfin qu'est-ce qui t'a pris de taper sur Alexandre ?

— C'est lui qu'a commencé m'dame !

— Ce n'est pas une raison pour lui mettre un coup de poing dans le nez voyons !

— Pff... c'est qu'une chochette !

— Bruno ! Surveille ton langage, ou je te conduis chez le principal !

— Tant mieux ! J'irai pas au machin truc au moins.

— C'est un musée Bruno ! Un endroit culturel où l'on apprend plein de choses.

— J'm'en fous d votre musée !

— Ça suffit Bruno ! File au coin !

— BRUNO, BRUNO, BRUNO, BRUNO, reprennent en chœur tous les enfants. La révolte et l'art de ne pas respecter les règles sont très appréciés par les élèves. Alors, quand l'un d'entre eux endosse le costume du porte-parole, il se retrouve immédiatement soutenu par le reste de la classe.

« Mais qu'est-ce que j'ai fait pour mériter de me retrouver dans un enfer pareil moi ?! », se dit Estelle. Une jeune professeure des écoles, aux boucles blondes et aux yeux d'émeraude. La demoiselle est en charge d'une classe spéciale. Ce genre de classe réservée aux enfants difficiles, turbulents ou atteints d'une déficience mentale. En l'occurrence, pour Estelle, il s'agit des enfants de l'orphelinat.

La jeune femme, âgée de vingt-cinq ans, vient tout juste de finir ses études et d'obtenir ses diplômes. Rien ne lui fut épargné pendant ses études. Missions temporaires dans les pires établissements parisiens, puis mutée dans une école de Provence. Elle se retrouva, par le fait, rapidement éloignée de sa famille et de ses amies. Maigre consolation de ses déboires, elle retira de ses années de formation, un caractère solide et puissant. S'ensuivit l'obtention du fameux sésame, précieusement encadré et plastifié et soigneusement accroché au mur de son salon. Un moyen de ne jamais perdre de vue toutes les heures de

galère qu'elle avait vécues pour arriver jusqu'ici. Après deux mois de chômage, on lui proposa un poste dans un établissement privé. Impatiente d'entrer de pied ferme dans sa carrière professionnelle, Estelle accepta avec un immense bonheur. Seulement, le bonheur et l'enthousiasme se transformèrent rapidement en une cruelle désillusion.

La pauvre fille déçanta dès son premier jour. Un premier jour qu'elle avait imaginé plein de surprises, de partage et de sourire. Un premier jour qui devait être son somptueux baptême dans la grande famille de l'enseignement. Mais la réalité du terrain est souvent éloignée de celle des livres et la voilà plongée dans une classe de sales mômes, tous plus insupportables les uns que les autres. En effet, pour Estelle, il s'agit aujourd'hui, de son premier jour en tant que professeur titulaire, en charge de la classe des enfants de l'orphelinat.

— LES ENFANTS, ON SE TAIT !!!

Après de longues secondes pour faire revenir le calme parmi les mômes, Estelle procède à l'appel, afin de vérifier qu'il ne manque aucun élève. Seulement, comme tout s'était ligué contre la demoiselle, un doute vint se mêler dans la classe. Tous les enfants sont présents et ont répondu à l'appel, sauf un.

— Thierry Néchas ! Y a-t-il un Thierry Néchas parmi vous ?

Pas une réponse, pas un mot, pas un son. Tous les marmots, comme foudroyés par la peur, baissèrent les yeux en direction de leurs chaussures.

— Bon, puisque je n'ai pas de réponse, je vais vous recompter. 1, 2, 3, 4...

— ... M'dame, c'est lui Thierry, dit un garçon aux cheveux bruns, courts et aux lunettes rondes affreusement mal lavées.

— C'est toi Thierry ? interrogea la prof.

Pas de réponse ni même un regard du petit garçon, qui restait les yeux braqués en direction de la fenêtre.

— C'est toi oui ou non ? Insista-t-elle. Regarde-moi au moins !

— Madame, c'pas la peine, il vous r'pondra pas.

— Et pourquoi donc, il ne me répondrait pas ? embraya Estelle en haussant le ton.

— Car il a j'mais parlé d'sa vie m'dame.

« Et dire que personne ne m'a prévenue que j'avais un muet dans ma classe, de mieux en mieux », se dit-elle désespérée.

Ne voulant pas laisser transparaître son mal-être et son incompréhension, elle embraya sur la suite du programme, sans perdre plus de temps. Il faut parfois accepter la situation présente, sans chercher à en savoir davantage.

— Bon, puisque tout le monde est présent, il est temps de rejoindre le car. On reste bien en rang par deux et surtout, on reste calme ! Bien compris les enfants ?

À ce moment-là, Thierry détourna la tête de la fenêtre et son regard croisa celui de la jeune femme. Elle fut glacée et foudroyée en même temps. Elle

sentit remonter de son intérieur une vague de frissons brûlants et gelés à la fois. Ce regard ! Comment peut-il être si profond, si violent, si fort d'émotion et d'alerte, dans les yeux d'un enfant de dix ans ? Déstabilisée, elle crut un instant que son corps allait perdre pied, mais une voix stridente la ramena à la surface.

— AÏE ! M'DAME, M'DAME, Bruno m'a donné un coup de pied !

Et c'est reparti ! Encore des chamailleries, encore les méchancetés d'enfants, encore les pleurs et les cris. Cette journée s'annonce longue et éreintante. Comment va se dérouler la visite au musée ? Comment va-t-elle réussir à maîtriser sa classe de joyeux petits monstres ? Quelle galère va-t-elle encore rencontrer ? Elle s'attend à présent à tout et surtout au pire. Par chance ou malchance, le pire, elle vient de le vivre à l'instant même. Estelle ne le sait pas encore, mais lorsque le regard de Thierry croisa le sien, tout le flux d'émotions qu'elle ressentit allait avoir un impact sur les jours et les semaines à venir, voire peut-être même sur sa carrière de professeur des écoles. Cela peut paraître fou à croire, mais Thierry, directement ou indirectement, va jouer un rôle dans le destin d'Estelle. Comment un simple regard peut-il avoir autant d'influence ? C'est là, tout l'intérêt et le mystère des hommes. Un petit rien, aux apparences anodines, change parfois tous les plans et les projets qu'on se construit. C'est à la fois le malheur et le

charme de la vie. Minuscule grain de sable venant enrouer la grande machine du quotidien.

Estelle et Thierry, deux décennies les séparent, deux histoires différentes, deux mondes bien à part et pourtant une page commune qui ne fait que commencer !

Chapitre II

17 juin 1990

Appartement d'Estelle

20 h 10

L'eau coulait à flots dans la salle de bains. La vapeur envahissait la pièce de son humidité montante, déposant sur les carreaux bleu et blanc sa subtile pellicule océane. Un doux chant accompagnait le bruit des gouttes dans une mélodie entraînante et prodigieusement somptueuse. Une étrange ressemblance avec un sauna, version artisanale et familiale. Un bon gros quart d'heure plus tard, Estelle, drapée de son peignoir préféré, beige avec des têtes de nounours dessus, sortit de la pièce d'un pas lent. Ses cheveux blonds d'ordinaire bouclés, sous le poids de l'eau, étaient devenus raides et lisses. Une coupe qui lui donnait des allures de James Bond girl.

Elle était fatiguée, exténuée. Elle s'affala de tout son long dans le canapé, sans opposer la moindre résistance, puis s'alluma une cigarette. Plaisir simple de la vie et moyen d'évacuer son stress accumulé pendant la journée. Tout en expirant la fumée nacrée et tiède qui roulait dans sa bouche, elle laissa échapper un souffle qui respirait l'inquiétude. Cette première journée fut éprouvante. Les gamins l'avaient malmenée du matin au soir, sans lui laisser un instant

de tranquillité. Pas un seul moment de répit. Elle n'arrivait pas à comprendre comment était possible, une telle rage intérieure pour avoir un comportement de la sorte. Surtout quand on a dix ans et qu'on ne sait, apparemment, encore rien de la vie.

La visite au musée avait été un désastre. Aucun gosse ne s'était intéressé aux œuvres et au patrimoine exposés. Pire, ils s'étaient battus dans les allées, ils s'étaient insultés à voix haute, ils avaient hurlé jusqu'à se faire exclure de l'établissement par les vigiles massifs et peu amicaux, tout de noir vêtus. Bref, la cata' la plus complète. Pour une première en poste, elle avait rêvé mieux. Après un rapide retour cérébral sur cette journée mouvementée, la demoiselle changea immédiatement de pensée. Estelle voulait laisser derrière elle les troubles, pour se tourner vers des sujets plus agréables. Elle laissa un instant voguer son imagination. Se projetant sur les futurs achats qu'elle allait pouvoir se permettre avec sa première paye. Quelques projets sympathiques, quelques idées de déco intérieure, deux ou trois fringues pour étoffer sa garde-robe. Elle se voyait déjà déambulant dans les commerces en train de faire du lèche-vitrines. Un petit luxe qu'elle n'avait pas pu s'offrir depuis plusieurs mois. De quoi la reconforter et l'éloigner très loin de la réalité. Seulement, le songe est fragile et le présent souvent tenace, bien contre son gré, elle fut rappelée à l'ordre au bout d'un petit quart d'heure, à peine. Le flou des désirs personnels laissa le champ libre à une

seule chose. Du moins, à une seule personne, il s'agissait du petit Thierry.

Ce pauvre même si atypique, si différent. Lui qui avait l'air si doux et si gentil, perdu dans cette classe de sauvages. Lui qui était si calme, si étranger à ce monde-là. Lui, qui n'avait jusqu'alors jamais dit le moindre mot devant personne et qui pourtant n'était pas muet, d'après ce qu'on lui avait dit en salle des profs.

Si seulement elle pouvait être la première personne à entrer en communication avec lui !

Ah si seulement... si seulement...

Elle avait son regard ancré dans la cervelle. Elle était allongée, les yeux à présent fermés, lourds de conscience et d'espérance. Dans sa psyché, elle ne voyait plus que les pupilles du garçon. Ce regard rempli de solitude, d'interrogations, de souffrance et de dégoût. Ce regard, qui pouvait être celui d'un homme qui revenait de guerre ou bien celui d'un homme désabusé par la vie, mais jamais au grand jamais, elle n'aurait imaginé le voir dans les yeux d'un enfant de dix ans.

Comment des yeux bleus, si puissants, pouvaient être si tristes et si glacials ? Rien que d'y penser, elle en tremblait de tout son corps.

Avant que les cendres ne tombent sur elle, la jeune femme écrasa sa cigarette dans le cendrier en terre cuite posé sur la table basse. Dans un lâcher-prise

total, elle laissa sa tête s'enfoncer dans le coussin moelleux et cotonneux.

En semi-endormissement, Estelle se remémora la discussion qu'elle venait d'avoir, deux heures plutôt, avec le directeur de l'orphelinat.

Elle avait certes eu une journée dantesque et son envie de rentrer chez-elle était grande, mais elle avait ressenti le besoin immuable d'en savoir plus sur le petit Thierry. Alors, la cloche ayant à peine retenti et ses affaires rangées dans son sac, elle avait pris la direction de l'orphelinat. Pour elle, la situation était, on ne peut plus simple. Il lui fallait rencontrer le directeur de l'établissement d'accueil, afin qu'il lui en dise plus sur le garçon. Elle s'était dit en chemin que cela n'en valait peut-être pas la peine, que demain tout serait rentré dans l'ordre. Que si cela se trouvait, Thierry n'était qu'un enfant comme les autres et que ses collègues en faisaient trop. Mais Estelle était d'une nature curieuse, parfois excessive. Elle devait en avoir le cœur net, au risque d'enfreindre la limite que lui impose son job.

Bureau du directeur
Orphelinat de Saint-Étienne
18 h 06

— Entrez, je vous prie ! s'exclama monsieur Donaldo.

Sa forte corpulence et son visage bouffi lui donnaient des airs peu attrayants. Estelle en avait vu d'autres et il lui en fallait plus pour la repousser.

Monsieur Donaldo était le directeur de l'orphelinat privé. Un homme comme on n'en fait plus, semblant sortir tout droit d'un roman d'Agatha Christie ou de Stephen King.

Dans sa chemise rouge à fleurs jaunes et sa barbe mal entretenue, ce gros monsieur a une farouche ressemblance avec le chanteur Carlos. En moins jovial et attractif bien sûr. « Le "Big Bisou", c'est pas moi qui vais le lui donner », pensa Estelle.

— Bonjour monsieur. Je me présente, je m'appelle Estelle Richerre. Je suis professeur des écoles. J'ai dans ma classe, bon nombre de vos enfants et...

— ... Ah, je vois... Un court silence, mais très pesant, envahit le bureau.

« Coupe-moi la parole, je te dirai rien ! » marmonna Estelle.

— C'est donc vous la nouvelle institutrice de l'école du Soleil. Enchanté de faire votre connaissance. À mon tour de me présenter, je suis